CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018)



CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018). Décédée dans sa ville natale, au cœur de la Catalogne ibérique, Alicia de Larrocha est morte à Barcelone, le 25 septembre 2009…à 86 ans. A la vue de ses petits doigts, et de ses mains fragiles, on douterait qu'elle fut l'une des plus grandes pianistes du XXè, enregistrant pour Decca près de 30 années durant, dont témoigne ce fabuleux coffret de 41 cd. **ALICIA DE LARROCHA (1923-2009)** demeure l'interprète, funambule, sincère, simple c'est à dire bouleversante des espagnols romantiques, soit Granados et Albéniz. Elle enregistre pour la première fois les Goyescas dès 1963 à l'âge de 40 ans. Servante de leur hispanisme authentique, Alicia la grande, fut capable de les extirper du maniérisme folklorique et de pacotille auquel tous les pianistes jusque là les associaient. Telle la sibylle imprévue incarnant la dignité et la poésie à la fois tragique et nostalgique de Goya et de Velasquez, Alicia de Larrocha dévoile chez l'un comme chez l'autre, un nouvelle intensité méconnue, un feu fantastique et onirique d'une irrépressible séduction. Ses lectures scintillantes et sobres révèlent chez

Granados entre autres, son activité lyrique schumanienne, quand il s'agissait simplement de comprendre chez Albéniz le moderne, l'incroyable vitalité suggestive d'un vrai grand maître du XXè, l'égal ibérique d'un Ravel.
Rien de moins.
A Barcelone, où elle était reconnue dès ses 8 ans telle une enfant prodige, elle suivait les leçons de Frank Marshall, un disciple de Granados. D'où une maîtrise à servir le Schumann ibérique avec cette évidence depuis demeurée légendaire. Alicia d'une loyauté artistique inébranlable dirigera ensuite l'école fondée par son maître.
Albeniz, Granados : les deux compositeurs sont au cœur de son répertoire et continuent de marquer son approche esthétique. Ainsi dans le présent coffret DECCA, c'est Granados, son compositeur emblématique qui suscite le plus d'enregistrements : Goyescas, cd 19 / Tonadillas & canciones cd 20 / Danzas españolas cd 25 / Allegro de concierto, Escenas romanticas, cd 33 /…



FALLA (cd 15), MOMPOU et les autres… Mais la Barcelonaise, admiratrice de Rubinstein qu'elle pu approcher en de nombreuses occasions, a aussi déclaré sa flamme si particulière à Falla (Nuits dans les jardins d'Espagne : cd 3 et 34), à Mompou (cd 32). L'orfèvre des phrasés et du son a suscité l'admiration en retour de Nelson Freire, autre pianiste au tempérament aussi latin qu'intérieur, qui disait de son clavier qu'il était aérien et qu'il parlait comme elle, « sans fard », avec simplicité et humanité. Le pianiste brésilien fut aussi désigné par l'Espagnole comme son seul égal digne de jouer comme elle, Iberia et Goyescas. Une reconnaissance et une filiation qui valent adoubement affectueux. Dans l'économie de sa gestuelle, la précision et le sens de la couleur intérieure, Freire est bien de la même veine que son ainée,

Alicia de Larrocha.

Ses Beethoven (Concerto L'Empereur, Mehta, cd 23 / intégrale des Concertos avec Chailly : cd 29 à 31) sont d'une simplicité jamais appuyée : à l'inverse de la tendance après elle. Alicia sut toujours cultiver une conception intimiste des œuvres dont l'intonation a toujours préféré la confidence, jamais la démonstration autobiographique… même ses Schumann suivent telle ciselure intérieure (cd 5, 6 et 7). Même atténuation poétique dans ses Schubert à redécouvrir absolument (cd 28 : Sonates D 664 et D 960).

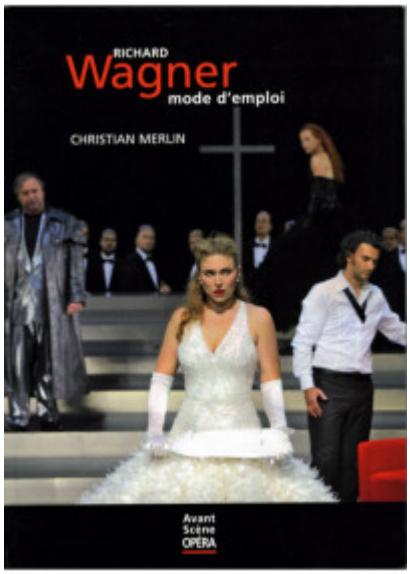
Ses Mozart qui accompagnent ses débuts et concluent sa carrière (dont pour une bonne part au USA dès le milieu des années 1960), chantent (Concertos n°19, 22, cd 27 ; n°24 à 27, Solti, cd 21, 22 / Sonates et fantaisies cd 12 – 14)…

La modeste interprète à l'allure fébrile (du haut de son mètre 50), savait aussi oser et surprendre, relevant le défi des grandes oeuvres du répertoire, tels la Sonate en si de Liszt (cd8) ; le Concerto pour la main gauche, de Ravel (cd9), les Variations Symphoniques de Franck (F de Burgos, cd 8), les Concertos n°2 et 3 de Rachmaninov (Dutoit, cd17), ou encore le Concerto de Khachaturian (cd 8), le Concertos n°2 de Chopin(cd3), sans omettre ceux de JS Bach (Zinman, cd 24).

Eclectique, sensible, aux éclairs intérieurs irrésistibles, Alicia de Larrocha avant les Argerich ou Grimaud d'aujourd'hui, a su jalonner la scène pianistique de sublimes réalisations. Coffret événement. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018)

Publications. Wagner, mode d’emploi… (Avant-Scène Opéra, sept 2018)



Publications. Wagner, mode d’emploi… Nouvelle édition élaborée en couleurs, pour la rentrée 2018 (septembre 2018), ce guide très complet qui sait survoler et approfondir à la fois, l’univers lyrique de **Richard Wagner**. Le connaisseur y retrouve des références utiles pour sa compréhension la plus récente des opéras wagnériens, à la lumière des récentes productions (avec un récap des chefs, chanteurs, metteurs en scène à l’affiche). Le néophyte découvre chaque opéra, à travers ses clés spécifiques, son histoire, ses défis musicaux, sa genèse… sa place dans la vie de Wagner.
Fidèle à l’esprit de la collection éditée par L’Avant Scène Opéra (ASO), ce nouveau numéro se veut clair, simple, accessible et pratique. C’est un guide et une encyclopédie de poche. Complet et synthétique, ce livre s’adresse à tous les curieux de l’univers wagnérien, de ses enjeux poétiques et politiques, de ses sources mythiques et de la place du compositeur dans l’histoire de la musique. Chaque opéra est analysé séparément : circonstances d’écriture et de composition, intrigue, mise en regard des passages musicaux à ne pas manquer, profils vocaux et psychologiques des personnages, composantes esthétiques. Les passionnés du disque et de la mise en scène trouveront ici un bilan des interprètes, des metteurs en scène, des chefs d’orchestre, et

une « étude sur l'art de chanter et de diriger Wagner ». Prix indicatif : 28 €

SOMMAIRE du guide « Richard Wagner, mode d'emploi »

I. Points de repère :
Wagner dans l'histoire de la musique - Richard Wagner 1813-1883 - Poète et penseur - De quelques équivoques politiques - Le Festival de Bayreuth, une utopie réalisée

II. Les bonnes questions
– Qu'est-ce que l'oeuvre d'art totale ? - Qu'est-ce que la mélodie infinie ? - Qu'est-ce qu'un leitmotiv ?

III. Regards sur l'œuvre
Avec, pour chaque opéra : genèse et création, résumé de l'action, repères d'écoute, profils de rôles, les enjeux de l'œuvre.
1. Trois opéras de jeunesse : Les Fées, La Défense d'aimer, Rienzi 2. Le Vaisseau fantôme 3. Tannhäuser 4. Lohengrin 5. Tristan et Isolde 6. Les Maîtres chanteurs 7. L'Or du Rhin 8. La Walkyrie 9. Siegfried 10. Crépuscule des dieux 11. Parsifal I

IV. Ecouter et voir – Chanter Wagner - Diriger Wagner - Mettre en scène Wagner

V. Repères pratiques
– Discographie sélective (mis à jour juin 2018)
– Videographie sélective (mis à jour juin 2018) - Bibliographie sélective Pour rire un peu
Index des noms

PLUS D'INFOS sur le site de l'Avant Scène Opéra :
https://www.asopera.fr/fr/collection-mode-d-emploi/113-richard-wagner-mode-d-emploi.html

DVD, événement. VERDI : OTELLO / Jonas Kaufmann (Londres, ROH, juil 2017, 1 dvd SONY classical)



DVD, événement. VERDI : OTELLO / Jonas Kaufmann (1 dvd SONY classical). L'été 2017 à Londres voit se concrétiser l'OTELLO attendu, prometteur de Jonas Kaufmann, digne héritier à ce niveau artistique des légendes d'hier dans le rôle tragico-amoureux élaboré par un prince de la psychologie insidieuse, William Shakespeare : Jon Vickers, et plus récemment Domingo… Car il faut un talent d'acteur consommé (shakespearien), point trop d'envolée italianisante (comme beaucoup le font), une gestion millimétrée du personnage qui passe de la candeur amoureuse pour Desdémone, à une détestation criminelle et autodestructrice, qui se réalise d'acte en acte. La progression est un élément essentiel dans les rouages de ce drame finalement banal, mais auquel Shakespeare et Verdi apportent une tension singulière : le Maure est un héros comme Siegfried, étrangement fragile, et ses blessures intérieures servent le dessein de l'infect mais diabolique Iago, qui brûle de jalousie et de haine cachée pour tous ceux qui pourraient être heureux.

D'emblée disons ce qui fâche et déséquilibre la production de Londres 2017 : les Desdemona et Iago insuffisants de respectivement Maria Agresta et Marco Vratogna, qui ne sont

guère au niveau artistique du ténor munichois. C'est bien dommage car la réussite d'un opéra relève d'un pari collectif et l'Otello fauve, crépusculaire, à la raucité poétique de félin condamné tissé par l'excellent Kaufmann s'amenuise aux côtés de partenaires aussi ternes et imprécis, au chant fade autant que… désimpliqués. L'attente sur Kaufmann était d'autant plus importante qu'auparavant, une série d'annulations avait fait craindre le pire pour sa voix. Rien de négatif dans ce grain tragique qui révèle les plis et replis d'une âme finalement inquiète dont le problème relève d'un traumatisme personnel : le Maure à Gênes n'a jamais gagné sa place parmi la société italienne, c'est un déraciné perpétuel et toute adhésion à sa « race » est une tromperie dont il sait la permanence : Iago au final comme il le fait de tous, se nourrit de cette plaie secrète ; d'une faille, il fait un gouffre dans lequel il s'immisce, semant le poison du soupçon et de la jalousie grâce au stratagème du mouchoir…plaçant alors l'épouse pourtant exemplaire, au rang de traîtresse immonde. Il revient à Kaufmann de peindre en touches fauves, toutes les nuances d'un être faible : la voix sait être clair, mais d'une lumière noire (cf. son contre-ut sur Quella vil cortigiana au III) ; expressive et même sombre, proche d'une hallucination maîtrisée. Kaufmann prolonge les airs de son **VERDI ALBUM de 2013**, véritable carnet d'intention pour les rôles chantés en studio, appelés comme ici à s'incarner sur la scène. L'intelligence du diseur, la ligne, la couleur, la puissance et la longévité exressives font la tension de son Otello 2017 car le chanteur est acteur, jusqu'au bout des ongles. Cela fait toute la différence avec ses partenaires. Il rejoint en cela les grands Otellos de la scène lyrique, réalisant ce combiné ténu entre faiblesse et sauvagerie, impuissance et violence. Otello est un malade dont la cause lui est inconnue et qui le mène droit vers le crime.



Autant Kaufmann réussit la profondeur et le trouble de son personnage, autant Desdemone ici se désimplique totalement comme hors drame dans son pourtant remarquable air du saule, où dans la prière de cette pieuse loyale et fidèle (comme Tosca), brille et scintille la passion immaîtrisée d'une sourde inquiétude, comme si la jeune femme avait l'intuition de son meurtre au moment du coucher… Rien de tel dans le pseudo chant de Maria Agresta : une exécution coutumière, trop lisse et pas assez incarnée. On se pose des questions sur la gestion des chanteurs à Londres et la décision finale qui dans ce cas précis a poussé la direction à évincer Ludovic Tézier dans le rôle de Iago : retrouvez à sa place un baryton sans âme, sans profondeur, de surcroît au jeu scénique outré, maniériste, affecté voire agité… est une grossière erreur. Kaufmann et Tézier se sont bien retrouvés ensuite sur la scène de Bastille, dans Don Carlos, fusionnant leur deux timbres racés, en une joute fraternelle qui a fait le sel de la production verdienne.
A contrario, saluons le formidable engagement des chœurs maison : exemplaires dans la projection, l'italianité, la violence électrique de leur tableau (les batailles.
Parmi les comprimari, reconnaissons le jeu très convaincant de Frédéric Antoun (Cassio franc et musical), Thomas Atkins (Roderigo ardent, juvénil), Simon Shibambu (Montagno), enfin In-Sung Sim en Lodovico. Leur assise théâtrale fait d'autant plus regretter l'imperfection des rôles clés de Iago et Desdemone.
Pappano opte pour une version très contrastée du drame, parfois dure et sèche. Mais cette âpreté du discours, qui s'autorise cependant quelques très beaux assemblages de timbres (bois, cordes) dans les scènes amoureuses, souligne l'acidité et le cynisme d'une action qui voit le triomphe de la machination et de la manipulation. Classique sans dérapage ni coup de génie visuel, la mise en scène de Keith Warner se laisse regarder, sans plus. Mais si elle permet de se concentrer réellement sur les voix, elle n'exprime pas pour autant de vision globale

laissant à l'intuition des chanteurs le soin d'occuper les vides de l'action première. Un comble pour une telle prise de rôle. On frôle de se poser la question : comment Kaufmann a t il pu se laisser entraîner dans cette sous-production ? Etait-il lui aussi dans le doute vis à vis d'une voix récemment recouvrée ? Le dvd heureusement fixe les apports de son repos obligé et laisse envisager un Otello plus creusé encore dans une distribution plus solide et dans une direction d'acteurs mieux inspiré. Cet été 2018, Joans Kaufmann a chanté Siegmund, un rôle central proche de sa tessiture actuelle la plus somptueusement articulée et colorée ; Sony annonce un nouvel album pour la rentre 2018. Le ténor le plus adulé (et à juste titre) de la scène lyrique) A suivre.

COMPTE-RENDU critique DVD événement. Jonas Kaufmann (Otello), Marco Vratogna (Iago), Maria Agresta (Desdemona), Frédéric Antoun (Cassio), Kai Rüütel (Emilia), Thomas Atkins (Roderigo), Simon Shibambu (Montagno), In Sung Sim (Lodovico), Chœur et Orchestre du ROH Covent Garden, dir. Antonio Pappano, mise en scène : Keith Warner (Londres, 28 juin 2017).
DVD et BR Sony 88985491969. Synopsis et notice en anglais. Distr. Sony. Illustrations : © Catherine Ashmore

Actualités Jonas Kaufmann, nouveau cd, dvd septembre 2018 :
http://www.classiquenews.com/opera-actualites-de-jonas-kaufmann-le-recital-berlinois-de-la-waldbuhne-2018-au-cinema-en-cd-et-dvd-sony-classical/

Comptes-rendus, opéra. Innsbruck, les 23 et 25 août

2018. Cavalli (Apollo / Toni), Hasse (Semele / Osele).



Comptes-rendus, opéra. Innsbruck, les 23 et 25 août 2018. Cavalli (Apollo / Toni), Hasse (Semele / Osele). Une production « jeune » de haute tenue et un retour au répertoire du XVIIe siècle qui a longtemps été la marque de fabrique de ce festival tyrolien. **Cavalli** en sort avec les honneurs d'une réussite quasi exemplaire à travers le choix d'une œuvre fondatrice. En regard, la seconde production lyrique révèle un chef d'œuvre oublié du maître de l'opéra seria. **La Semele de Hasse** est une splendide découverte.

Eros et désordres chez les Dieux



Si les conflits amoureux nourrissent l'opéra dès les origines, on ne peut que saluer le choix pertinent de ces deux œuvres qui tissent entre elles des liens thématiques sinon stylistiques. **Les Amours d'Apollon de Busenello** (cf notre photo) **et Cavalli** – dont c'est leur première collaboration – n'est plus vraiment une découverte, depuis l'enregistrement de Garrido et quelques productions éparses (dont une en allemand à Vienne en 2003 et une en danois à Copenhague en 2014), mais il constitue une œuvre fondamentale, sans doute le premier véritable opéra baroque par la synthèse que le poète réalise des sujets abordés dans les premiers opéras florentins. Busenello et Cavalli y injectent une forte dose d'humour et entérinent l'esthétique des registres mêlés. Apollon qui s'était moqué de Cupidon reçoit de ce dernier une flèche qui le rend amoureux de la chaste Daphné ; pour échapper à son prétendant, elle se voit transformée en laurier, devenant ainsi une immortelle digne du prince des musiciens et des poètes. A cette intrigue principale, Busenello ajoute deux intrigues parallèles (les amours contrariées de Céphale et Procris et de Titon et l'Aurore) qui nourrissent les péripéties du drame et nous valent de beaux moments musicaux.

La sobriété des décors, quelques rideaux subtilement agencés, les jeux d'ombres et le dédoublement de certains rôles par des comédiens, rappelant l'importance des jeux de miroirs dans cet opéra inaugural placé sous le signe baroque par excellence de la métamorphose, orchestrés par Alessandra Premoli, agrémentés des superbes costumes de Mariana Fracasso, ont été un des éléments de la réussite de cette production juvénile, en rien inférieure aux productions « adultes ».



Dans le rôle magnifique de **Daphné, Sara-Maria Saalmann** se montre d'une grande finesse et d'une grande musicalité ; tout en retenue, le personnage exige une parfaite et subtile maîtrise du recitar cantando, également très bien assimilée par l'Apollon solide et pathétique, au bon sens du terme, de **Rodrigo Sosa Dal Pozzo**, déjà entendu l'an dernier dans l'Octavia de Keiser : son célèbre lamento, « Misero Apollo » fut bouleversant, faisant écho au superbe chant plaintif de Procri (admirable **Deborah Cachet**), qui clôt le premier acte (« Volgi, deh volgi il piè »), chef-d'œuvre du style récitatif montéverdien auquel Cavalli rend d'ailleurs hommage à maintes reprises dans sa partition. Le personnage espiègle d'Amour est superbement incarné par le timbre juvénile et haut perché de **Giulia Bolcat**o que nous avions découvert à Venise dans l'Eritrea. Tous les autres interprètes s'en tirent avec les honneurs : aucune faute de goût ou de style chez la Cirilla de **Isaiah Bell**, le Peneo sombre d'**Andrea Pellegrini**, ou chez le superbe Alfesibeo de **Jasmin Rammal-Rykala**, baryton racé, très efficace dans le rôle du devin. Etrangement on déplorera la voix instable de **Juho Punkeri** dans le rôle de l'éconduit Cefalo, alors que dans celui de Pan ou de Titon, il s'en sort bien mieux. On n'a pu hélas apprécier les talents d'Eléonore Pancrazi, souffrante ce soir-là.
Dans la fosse, **Massimiliano Toni** dirige avec style et intelligence une partition d'une grande beauté, où le récit se fait chant et le chant récit. La musique de Cavalli est de ce point de vue le plus bel hommage rendu au génie poétique de Busenello.



Un siècle plus tard, le drame musical vénitien a laissé la place à l'opéra seria. La réforme est passée par là. Hasse fut l'un des compositeurs les plus prolifiques et l'un des rares à avoir mis en musique la totalité des drames de Métastase. Mais le dramma per musica n'est pas le seul genre cultivé par les compositeurs de la réforme : la sérénade en est une forme elliptique, exigeant moins de personnages et puisant presque exclusivement dans le réservoir mythologique. La **Semele** reprend un thème cher au baroque, par sa composante métamorphique. L'œuvre de Hasse, représentée à Naples en 1726, un an après le triomphe de sa Didone abbandonata, reprend la structure des airs alternant avec les récitatifs, mais riche en récitatifs accompagnés. L'adultère de Jupiter est ici traité sur un mode un peu plus léger, bien que toute la gamme des affetti y soit représentée, permettant au compositeur de déployer une palette sonore d'une incroyable inventivité. Sur le plateau une projection géante de la salle des Géants du Palais du Té de Mantoue qui dans la seconde partie se transforme en scène bucolique, avant de reprendre son apparence première. Quelques éléments de décor – rideau, banquette, table, un grand lit géant, dont le drap rouge évoque l'érotisme intense des personnages – sont au service d'une efficace direction d'acteur, une gageure pour une œuvre où l'action y est réduite au minimum. Le travail de **Georg Quander** y est remarquable : ni transposition contemporaine, ni relecture dévoyée, mais un respect strict de la partition, magnifié par les superbes costumes de **Veronika Stemberger**.

C'est un immense plaisir de retrouver **Francesca Aspromonte** dans un répertoire plus tardif. Son engagement dramatique y est exceptionnel : un sens toujours aigu de la diction et une intelligence du texte qui forcent le respect ; dès son air

d’entrée, « Vago fior sul verde prato », elle parvient à faire ressortir les nombreuses finesses de la partition, tout comme au début de la seconde partie (superbe accompagnato « Care selve beate a voi ritorno »), mais sait être bouleversante face aux inquiétudes suscitées par les tergiversations de Jupiter (« Taccio, sospiro e gemo »). **Roberta Invernizzi** est une Junon dont la vaillance vocale, malgré les années, n’est jamais prise en défaut, doublée qui plus est par une musicalité sans faille et un investissement dramatique toujours stimulant. Il faut l’entendre notamment dans son grand aria di sdegno « Va, spergiuro », qui fait écho à celui de Jupiter – **Sonia Prina** n’y a jamais été aussi convaincante (électrisante interprétation de « Del mio fulmine al solo gran lampo », un des sommets de l’œuvre). Mais il faudrait quasiment citer tous les airs, car leur qualité y est exceptionnelle, tout comme les duos et trios (en particulier, celui qui achève la première partie distille un pouvoir roboratif irrésistible : « Morirò con la speranza »).
L’orchestre **Le Nuove Musiche** rend un vibrant hommage à Hasse, dont le répertoire est l’un des plus difficiles à restituer. Claudio Osele dirige sa phalange en mettant en valeur les nombreuses subtilités de cette incroyable musique qui font taire les contempteurs d’un genre souvent négligé en raison de sa structure mécanique censée laisser peu d’espace aux interprètes. Ce préjugé est balayé d’un revers de baguette. La recréation de cette Semele constitue une double réussite : l’une des meilleures interprétations d’un opéra de Hasse et la révélation d’un authentique chef d’œuvre.

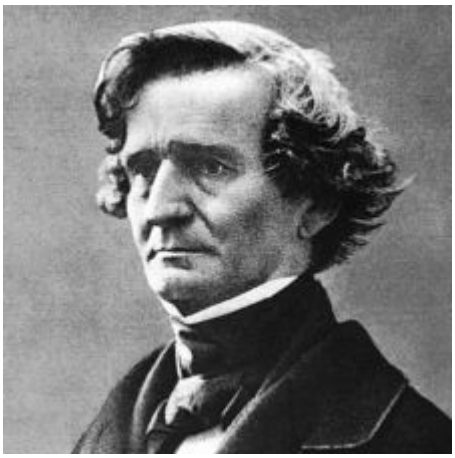
Compte-rendu opéra. Innsbruck, Festwochen der Alten Musik, Francesco Cavalli, Gli amori di Apollo e Dafne, 23 août 2018. Rodrigo Sosa dal Pozzo (Apollo), Sara-Maria Saalmann (Dafne), Giulia Bolcato (Amore), Deborah Cachet (Procri, Ninfa, Musa),

Eléonore Pancrazi (Aurora, Ninfa, Musa), Isabelle Rejall (Itaton, Venere, Filena, Musa), Isaiah Bell (Morfeo, Cirillo, Pastore), Juho Punkeri (Titone, Cefalo, Pan), Jasin Rammal_Rykala (Panto, Alfesibeo, Pastore), Andrea Pellegrini (Sonno, Giove, Peneo), Massimo Arbarello, Fabio Bellitti, Sebastiano Di Bella (comédiens), Alessandra Premoli (mise en scène), Mariana Fracasso (costumes), Accademia La Chimera, Massimiliano Toni (direction)

Johann Adolf Hasse, *Semele*, 25 août 2018. Francesca Aspromonte (Semele), Roberta Invernizzi (Giunone), Sonia Prina (Giove), Georg Quander (Mise en scène), Veronika Stemberger (Décors et costumes), Le musiche nuove, Claudio Osele (direction)

_____

Compte-rendu, oratorio. Festival Berlioz, le 25 août 2018. Berlioz : l'Enfance du Christ. Jean-François Heisser



Compte rendu, oratorio. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 25 août 2018. Berlioz : l'Enfance du Christ. Jean-François Heisser. Le texte est de Berlioz, le plaçant dans la bouche du Père de famille, ismaélite, qui accueille Marie et Joseph lors de la fuite en Egypte, dernier volet de sa trilogie sacrée « L'Enfance du Christ ». Par-delà le message évangélique, cette hospitalité fraternelle n'est –elle par encore d'une actualité brûlante ? Même s'il nous laisse une fameuse Grande messe des morts et un Te Deum, Berlioz ne s'est jamais signalé par son adhésion à l'Eglise de son temps, en dehors de son enfance. Oratorio de portée universelle, malgré l'emprunt fait aux évangiles, l'Enfance du Christ n'appartient pas à cette littérature sulpicienne, un peu mièvre, qui fleurissait alors. Du reste le succès, exceptionnel et durable, que remporta l'ouvrage ne doit rien au clergé ni à l'institution ecclésiale.

« La porte n'est jamais fermée, chez nous, aux malheureux »

Le livret, totalement rédigé par le compositeur, se signale par sa qualité. On connaît les extraordinaires qualités d'écriture de Berlioz, et qu'il s'agisse de versifier tel passage ou d'animer la prose des récitatifs, ses textes, délibérément simples, voire naïfs, archaïsants, ont la fraîcheur comme la force requises par le sujet. Toujours sa prosodie est intelligible, aussi naturelle que celle de Lully en son temps. Disparate pour certains, le langage musical apparaît extrêmement varié : de la musique de chambre (trio

des jeunes Ismaélites) à la tragédie lyrique (air d'Hérode, halluciné, ordonnant le crime), en n'oubliant pas le finale séraphique, éthéré, confié au seul récitant et au chœur a cappella, tout ce dont est capable Berlioz se trouve condensé dans cet oratorio si étrange, aux couleurs les plus douces comme les plus agressives.

C'est **Jean-François Heisser** qui dirige l'**orchestre de chambre Nouvelle-Aquitaine** (ancienne appellation « Poitou-Charentes »). La direction, attentive, efficace, est au service exclusif de l'œuvre qui trouve là une interprétation exceptionnelle. C'est clair, construit et coloré à souhait, les modelés, les phrasés sont superbes. La complicité du chef et de son orchestre est parfaite. Il n'est pas de pupitre qui n'ait l'occasion de s'exprimer de façon magistrale. Les cordes, ductiles, précises, aux phrasés superbes, tout au long de l'ouvrage, bien sûr, mais aussi les cuivres (en fanfares puissantes au chœur des devins), et, par-dessus-tout, les bois, si souvent sollicités. Evidemment le célèbre trio des Ismaélites (deux flûtes et harpe) est magistralement joué. L'équilibre entre pupitres, entre l'orchestre et le chœur ou les solistes, est dosé avec subtilité et concourt à la pleine réussite de cette production. La probité du chef n'a d'égale que sa maîtrise. Les chœurs de l'orchestre de Paris, si décriés il n'y a pas longtemps par le syndicat des professionnels du chant choral, parce que bénévoles, atteignent à l'excellence : sonores, articulés, avec de beaux phrasés et des couleurs rares (chœur des devins, chœur des anges, andante mistico de la fin), toujours équilibrés.

La distribution ne connaît pas la moindre faiblesse, y compris dans les petits rôles, fort bien tenus. On ne sait par qui commencer tant les principaux solistes méritent des éloges. **Eric Huchet**, dont la carrière est jalonnée de succès mérités, nous vaut un récitant puissant, d'une parfaite élocution, au timbre chaleureux, un parfait évangéliste. **Laurent Alvaro** qui chante aussi le père de famille, est un splendide Hérode, dont le songe (« Ô misère des rois ») et la rage (« Eh bien, par le fer, qu'ils périssent ») sont justes, habités. La voix,

sonore, imposante, sait se colorer à propos, qu'il s'agisse de sa méditation douloureuse comme de sa folie meurtrière. Marie est **…Marie Lenormand**, touchante de sensibilité, de douceur. **Franck Lopez**, Joseph, partage cette expression jusqu'au moment où il lui faut se montrer insistant pour que sa famille soit hébergée. Quant à Polydore, hospitalier, ismaélite, c'est l'impressionnant **Christophe Gutton**, dont la belle voix de basse, chaleureuse, va apaiser les souffrances des migrants. Le finale, dès avant le trio chambriste, nous touche par sa justesse expressive, dépourvue de mièvrerie. Le chœur a cappella, de plus en plus ténu, qui s'achève par un quadruple piano, nous étreint. Le long silence qui suit le dernier accord traduit bien l'intense émotion qui a gagné un public dont les applaudissements sont enthousiastes et chaleureux, malgré le vent froid qui s'est abattu sur la structure.
Le Festival pouvait-il trouver meilleure introduction à l'année Berlioz qui va s'ouvrir ?

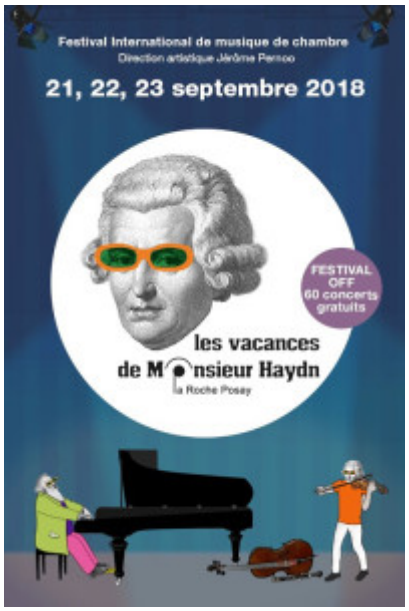
_____

Compte rendu, oratorio. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 25 août 2018. Berlioz : l'Enfance du Christ. Jean-François Heisser. Crédit photo © Festival Berlioz – Bruno Moussier

_____

LA ROCHE POSAY : Les Vacances de Monsieur Haydn, les 21,22,

23 sept 2018



Les Vacances de Monsieur Haydn. 21,22,23 sept 2018. BRAHMS, HAYDN et CHARLY MANDON… 3 jours de musique de chambre, décomplexée, accessible pour tous. La Roche Posay accueille chaque mois de septembre son festival chambriste : Les Vacances de Monsieur Haydn (Cinéma, Gymnase, église). Cette année les 21, 22, 23 septembre 2018 marquent la … déjà 14è édition d'un cycle de concerts hors normes qui réussit à décloisonner le classique et rendre en particulier la musique de chambre particulièrement proche de tout un chacun. Sur le visuel officiel 2018 paraît en pianiste, aux côtés de Haydn violoniste, **Johannes Brahms**, le plus classique des Romantiques, et de façon avérée, grand admirateur de Haydn (en témoignent entre autres ses Variations sur un thème de Haydn, jouées dans la version pour piano à 4 mains opus 56, lors du dernier concert, le 23 sept à 18h30, Gymnase). De Haydn à Brahms, se développe une même intelligence de l'architecture, un soin rigoureux de l'équilibre de la forme « classique », mais pour chacun des « traits » spécifiques et singuliers : humour, facétie, jeu et grande capacité d'expérimentation chez Haydn (il n'est pas l'inventeur des genres symphonie, quatuor… pour rien ; puissance introspective, pudeur et mystère, passion et sensualité des couleurs chez Brahms… Celui qui fut proche de Robert Schumann, et très complice avec son épouse, la pianiste et compositrice Clara, se livre finalement entre les notes et derrières les mélodies, tel un sanguin secret dont la langue est la musique. En particulier sa musique de chambre.

BRAHMS, HAYDN et CHARLY MANDON…

Jérôme Pernoo, violoncelliste et directeur artistique, dédie ces nouvelles Vacances 2018 à la musique de chambre de Brahms, qui compose l'un des journaux intimes les plus captivants à suivre. Un voyage sentimental et personnel qui donc pendant 3 jours, est à vivre grâce à l'engagement des artistes invités. Au cœur de cette exploration de l'intime, Haydn prend forme tout autant par la présence de ses Quatuors à cordes dont la forme et les défis, exigent beaucoup des instrumentistes : une expérience partagée avec les auditeurs qui éprouvent et mesurent leur sens de l'écoute et leur jeu collectif.
Brahms, Haydn… le 3 ème pilier de cette édition 2018 est l'écriture du compositeur en résidence **Charly Mandon (né en 1990**), « compositeur 2.0, vidéaste aussi, soucieux de communiquer avec les publics, « à la fois inspiré du classicisme de Haydn, du romantisme de Brahms et pourfendeur ingénieux de courants qui le précèdent, ce Mandon est bien de son temps ! ». Les amateurs comme les néophytes pourront goûter et se délecter des formes habituelles de la musique de chambre : Sonates (violon / piano, clarinette / piano, violoncelle / piano…), Trios (violon / violoncelle / piano, …), Quatuors à cordes seules (ou avec piano), Quintettes aussi, et même sextuor à cordes… sans omettre les pièces spécifiques (voire inédites) de Charly Mandon (« Rite barbare » pour violon et piano, Triptyque pour violoncelle, mais aussi Quatuor à cordes, Quintette pour clarinette…).
Brahms, Haydn, Mandon : voici l'équation emblématique de l'édition 2018, un trio prometteur, riche en dialogues et

perspectives musicales, présent dans chaque concert.
Artistes conviés en 2018 : Florent Héau (clarinette), Raphaëlle Moreau (violon), Stephen Waarts (violon), Mathieu Herzog (alto), Jérôme Pernoo (violoncelle), Ivan Karizna (violoncelle), Nicholas Angelich (piano), Jérôme Ducros (piano), Nathanaël Gouin (piano), Quatuor Agate.

8 CONCERTS de musique de chambre… Lancement le 21 septembre à 19h puis 21h (Cinéma), puis le 22 septembre, concerts à 15h (église), 19h (Cinéma), 21h (Gymnase) ; le 22 septembre : concerts à 12h (Gymnase), 14h30 (Cinéma), enfin 18h30 (Gymnase).

4 CONCERTS coups de cœur

Nos 4 coups de cœur du Festival Les Vacances de Monsieur HAYDN 2018 :
4 concerts à ne pas manquer

Vendredi 21 septembre, concert d'ouverture :
A 19h, au cinéma de La Roche Posay
Joseph Haydn, Quatuor à cordes ; Charly Mandon, Rite barbare pour violon et piano ; Johannes Brahms, Trio pour violon, violoncelle et piano n° 2 op. 87

A 21h, au gymnase de La Roche Posay
Johannes Brahms, Sonate pour clarinette et piano op. 120 n° 1 ; Charly Mandon, Pièces pour piano, Johannes Brahms, Quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano op. 25

Samedi 22 septembre :
A 21h, au gymnase de La Roche Posay
Johannes Brahms, Trio avec clarinette, violoncelle et piano op. 114 ; Charly Mandon, Sonatine pour violon et piano ; Johannes Brahms, Quintette avec violon, alto, violoncelle et

piano op. 3

Dimanche 23 septembre :
A 18h30 au gymnase de La Roche Posay
Charly Mandon, Triptique pour violoncelle et piano ; Johannes Brahms, Variations sur un thème de Haydn pour piano à 4 mains op. 56 ; Johannes Brahms, Sextuor à cordes n° 1 op. 18

RESERVEZ ICI
https://www.lesvacancesdemonsieurhaydn.com

Outre les 8 concerts « officiels » du 14è festival Les Vacances de Monsieur Haydn à La Roche Posay, **60 concerts (gratuits de 20 mn**, de 10h à 18h) composent aussi un festival « off » ouvert à tous.

Depuis 2009, le Festival est une **éco-manifestation**, soucieuse de l'environnement… une autre qualité que le rend incontournable en région POITOU-CHARENTES. Sur place le festivalier, peut organiser son séjour et l'accès aux concerts au village de Monsieur Haydn (Haydn Café, boutique, billetterie…). Plus d'infos ici : https://www.lesvacancesdemonsieurhaydn.com/festival



_

Festival « IN », 8 concerts
4 concerts de musique de chambre en soirée
(vendredi 19h et 21h, samedi 21h, dimanche 18h30)
22 € chaque concert (tarif réduit* : 17€)

Abonnements
Pass Maxi Haydn pour les 4 concerts du soir
80 € (tarif réduit* : 60 €)

4 concerts « ComVoulVoul » en journée
(samedi 14h30 et 19h, dimanche 12h et 14h30)
Payez ce que vous voulez !
(sans réservation sur les « COMVOULVOUL »)
*tarif réduit : adhérents, – de 18 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, clients sociétaires du Crédit Agricole de la Touraine et du Poitou

et aussi

Festival « OFF », 60 concerts
concerts gratuits de 20 minutes de 10h à 18h

Les Pass, les offres in et off :

RESERVEZ ICI
https://www.vostickets.net/billet/PGE_MUR_IMAGE/yBoAALnX~kJKTHVYY1ptUVhlEQA

Accès à la Roche Posay :
La Roche Posay est située au sud de TOURS, vers Poitiers.

– Par la route : autoroute A10* sortie 26, Châtellerault Nord,direction La Roche Posay
*pour tout savoir sur vos conditions de circulation, écoutez Radio VINCI Autoroutes
– En train : Gare TGV à Châtellerault, liaison par bus, départ devant la gare TGV

Pour toute information pratique (transport, hébergement…) contactez l'Office de tourisme : 05 49 19 13 00

EN SAVOIR PLUS ? LIRE aussi notre **ENTRETIEN exclusif avec**

Jérôme Pernoo, directeur artistique, pour mieux comprendre le fonctionnement et la ligne artistique du Festival LES VACANCES DE MONSIEUR HAYDN :



Il porte depuis sa création, la cohérence du Festival à La Roche Posay, Les Vacances de Monsieur Haydn : **le violoncelliste JÉRÔME PERNOO** explique la singularité du cycle de concerts le plus captivant de la rentrée : éclectique et pourtant resserré sur le chambrisme le plus exigeant, ouvert, accessible, facile. Chaque mois de septembre, une colonie d'instrumentistes inspirés jouent la carte de la musique de chambre, célébrant le génie inventif de Joseph Haydn, mais aussi des compositeurs qui ont prolongé son art de la nuance et du dialogue. Dont évidemment l'actuel auteur en résidence, Charly Mandon. Cette année, pendant 3 jours, pour la 14è édition se déroule les 21, 22 et 23 septembre 2018. Entretien avec Jérôme PERNOO, directeur artistique du Festival. Lire notre entretien complet

---

CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTI (1971) – DECCA 3 cd + 1 disc Blu ray



CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTI (1971) – DECCA 3 cd + 1 disc Blu ray. La voici enfin la version de référence dont la globalité symphonique éblouit par sa tension éruptive, sa sensualité, et plus… sa lascivité mordante, âpre, vénéneuse telle qu'elle s'exprime à travers l'orchestre voluptueux de Solti, pilote électrisant les pupitres du Philharmonique de Vienne en 1971. Solti, maestro hongrois, détient le record des enregistrements wagnériens, auteur de la première intégrale du Ring en stéréo à partir de 1958 (avec l'Or du Rhin). S'il n'eut jamais les faveurs de Bayreuth, échouant localement à convaincre les instrumentistes de l'orchestre et l'équipe du Festival (comme à Paris), Solti affirme un dramatisme inoubliable chez Wagner. A t on jamais écouté ici pareille Vénus, ensorcelante, irrésistible : Christa Ludwig, opérant dès le début, dans la fameuse bacchanale dansée d'ouverture (puisqu'il s'agit ici de la version de Paris), une séquence inoubliable en volupté érotique d'une décharge inouï : celle qui souhaite retenir l'artiste Tannhaüser (soi Wagner lui-même) à ses côtés, au sommet des délices physiques et sexuels les plus envoûtants, démontre l'étendue de sa maestrià souveraine. Pourtant le poète se détache d'elle, usé et fatigué de ses extases à

répétition (René Kollo). Certes on aura pu goûter Elisabeth plus claire et angélique (Helga Dernesch) et Wolfram plus brillant et noble (Victor Braun)… mais la tenue de l'orchestre, le feu incandescent dont Solti (immense wagnérien) a le secret, s'impose et affirme ici la version de référence : une lecture qui rayonne par son orchestre scintillant, voluptueux et intensément dramatique. Voilà qui rend tendue la volonté et les efforts du poète repenti désireux de trouver son salut par la foi et à travers l'amour loyal et indéfectible que lui voue la tendre Elisabeth…



Kollo affirme avec aplomb la force et la violence de la passion amoureuse (apprise aux côtés de Vénus) dans sa confrontation pour le tournoi poétique du II, quand Wolfram incarne un idéal amoureux plus courtois et idéalisé (car il aime sans retour la belle Elisabeth). Puis, Solti s'empare du choeur des Pèlerins à Rome, sur la route qu'emprunte Tannhaüser maudit, exilé, repenti, en quête de son salut au III, et finalement c'est le cortège funèbre d'Elisabeth morte qui surgit, suscitant la mort du damné… Solti éblouit par son sens cinématographique de chaque tableau, amoureux et tragique, sur lesquels il fait souffler un élan d'une émotion irrépressible. C'est à la fois bouleversant, grandiose et sincère. L'orchestre dit tout.

Presque 50 ans après sa première édition, cette lecture n'a pas pris une ride, d'autant que complétant les 3 cd en version remastérisée (24 bit / 96 khz), le disc Blu ray ajoute à l'attractivité de cette réédition de première importance. CIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018

CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTI (1971) – DECCA 3 cd + 1 Blu ray / CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.



DECCA / SOLTI / WAGNER

LIRE AUSSI notre présentation du coffret DECCA SOLTI : The operas (36 cd Decca) / Février 2013

http://www.classiquenews.com/wagner-the-operas-sir-georg-solti-decca/

Compte-rendu, oratorio,. La Côte Saint-André,le 24 août 2018. Haydn : Die Schöpfung. Laurence Equilbey.



Compte-rendu, oratorio,. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 24 août 2018. Joseph Haydn : Die Schöpfung. Laurence Equilbey. Comme pour ses précédentes éditions, le Festival Berlioz, élargit son répertoire aux ouvrages les plus riches. La relation à Berlioz est ténue, même si ce dernier publia une analyse fouillée et critique de la version française, après s'être enthousiasmé pour le chef d'œuvre de Haydn. Pour la circonstance, Bruno Messina a invité Laurence Equilbey, qui promène cette Création depuis quelques semaines, avant de poursuivre une riche tournée. Elle se frotte à cette vaste fresque de longue date, de façon régulière. Pour mémoire, elle la dirigeait en 2012, pour les vingt ans d'Accentus, à Pleyel, puis, en mars 2017, à Aix, dans une version scénique. C'est dire si elle la connaît, tout comme ses chanteurs d'Accentus.

Une Création inaboutie

On connaît son approche, souvent renouvelée, des œuvres qu'elle inscrit à ses programmes. La Création en est une nouvelle illustration. Le chaos annonce non seulement le puissant « Und es ward Licht ! », mais aussi une lecture singulière. En effet, les accents des basses prennent ici une valeur telle que l'on oublierait le jeu des bois. Ce parti pris de vigueur n'abandonnera jamais cette lecture, fut-ce au détriment de tout ce qui ne relève pas de l'énergie : la fraîcheur des peintures naturalistes, figuratives, la poésie intime, la dimension métaphysique, par exemple. Ses solistes, capables de la suivre dans des tempi parfois invraisemblables, se révèlent fort inégaux. Gabriel, puis Eve, sont chantés, comme on en a l'habitude par une même soprano. **Ce soir, nous découvrons la lumineuse Chiara Skerath,** au timbre chaud, à la voix souple, agile, d'une conduite et d'une longueur de souffle rares, dont toute la tessiture est égale, bien timbrée. L'articulation est exemplaire et permet de comprendre le texte sans recourir au programme. Toutes ses interventions sont autant de bonheur, y compris dans les ensembles où ses partenaires sont quelque peu en retrait.

NDLR : VOIR Chiara Skerath dans le Couronnement de Poppée à Nantes (reportage vidéo classiquenews)
Martin Mitterrutzner est Uriel. Sa conviction et son engagement sont réels. Las, ce ténor trouve vite ses limites. Les aigus peuvent être laids, lorsqu'ils sont projetés, la voix est ingrate, inégale, dépourvue de soutien, dans le grave tout particulièrement. Raphaël, puis Adam sont confiés à **Rafael Fingerlos**, qui déçoit également, à la peine dans sa quinte grave. Ce n'est manifestement pas une basse. N'étaient ces finales, le chant est timbré, aisé, solide. On comprend mal ces erreurs de casting.

Acteur essentiel, le chœur se montre à la hauteur de l'enjeu, les polyphonies sont claires, les fugues magistrales. Les finales de chacune des trois parties sont là pour le démontrer. Cependant, Laurence Equilbey prend le parti d'accélérer certains mouvements au point de les défigurer. Les indications de Haydn ne sont jamais équivoques et ne laissent qu'une relative liberté aux interprètes. Que penser d'un maestoso sans majesté, propre à faire défiler les chasseurs alpins, d'un allegretto pris allegro, d'un andante galopant ? La conception de la grandeur imposée par le chef n'a que peu de rapport avec celle de Haydn, pas plus que la peinture de la nature au travers des figuralismes et d'une instrumentation magistrales. La prouesse technique, l'éclat en guise de projet ? Certes, les applaudissements saluent l'exploit, mais la frustration est réelle. L'orchestre, de son côté, doit progresser : le travail est inabouti, certaines attaques imprécises, les timbres et l'articulation sont en-deçà des attentes. A quoi bon mobiliser des instruments d'époque pour un tel résultat ? Le continuo apporte de son côté quelques couleurs et un peu de fantaisie dans l'introduction et l'accompagnement des récitatifs. Cela ne suffit pas pour rééquilibrer la balance.

Compte rendu, oratorio,. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 24 août 2018. Joseph Haydn : Die Schöpfung. Laurence Equilbey, Chiara Skerath, Martin Mitterrutzner, Rafael Fingerlos. Crédit photographique © Festival Berlioz – Bruno Moussier

---

LILLE, ONL : l’intégrale MAHLER 2019



ODYSSÉE MAHLÉRIENNE à LILLE. CYCLE MAHLER : Symph. Titan, le 1er fév 2019. Alexandre Bloch directeur musical de l’ONL Orchestre National de Lille nous promet une nouvelle saison constellée de grands moments symphoniques. Après la réalisation de la création française de Tempus Fugit de Magnus Lingberg, nouveau compositeur en résidence, couplée à une somptueuse lecture du Ballet Petrouchka de Stravinsky, dans sa version originelle de 1911 (nouveaux jalon dédié à l’odyssée des Ballets Russes : programme « Fête orchestrale », les 27 et 28 sept 2018), la grande affaire d’Alexandre Bloch en 2019, demeure surtout l’intégrale des Symphonies de Mahler, premier cycle avant l’été 2019, puis le dernier d’ici fin 2019, soit une intégrale qui profitera certainement des jalons anciennement réalisés par l’Orchestre sous la conduite de son fondateur, Jean-Claude Casadesus, mahlérien expérimenté.
L’odyssée malhérienne demeure un jalon décisif pour tout chef symphonique. C’est aussi un accomplissement à la fois spatial et spirituel, d’une ambition spectaculaire (jamais vue depuis Berlioz et Wagner : la Symphonie des 1000 -exécutants-, ou 8è Symphonie, en témoigne). Mahler se raconte dans chacun de ses 9 Symphonies (la 10è étant restée à l’état d’esquisses inachevées). Avec Richard Strauss, Mahler est le compositeur

symphoniste le plus doué au début du XXè siècle. Son écriture exprime les aspirations de l'être, à la fois démuni, frustré, insatisfait mais qu'une irrépressible espérance porte au délà des souffrances endurées, vers des cimes que les couleurs de l'orchestre savent peindre avec une ineffable acuité. Chaque Symphonie de Mahler développe son lot de douleur, de secret, de plénitude intime, enfin d'accomplissement spirituel. C'est pour chaque partition, un voyage et un pèlerinage aux étapes incertaines voire inouïes. Mais au bout du chemin, il y a grandiose et juste, la vision céleste qui apaise et comble l'âme désirante.

Mahler fut surtout un chef reconnu, en particulier à l'Opéra de Vienne de 1907 à 1911, opérant une révolution dans la façon de présenter les ouvrages. Sa direction à Vienne bien qu'exemplaire (âge d'or de la maison lyrique avant la première guerre) se solde par un échec retentissant car il doit démissionner, alors atteint par une grave maladie. Le compositeur ne connaîtra que peu de succès, ses symphonies étant toutes incomprises voire détruites par la critique haineuse… Le Mahler symphoniste de génie est réhabilité par des chefs inspirés tels Bruno Walter (qui fut son disciple), Leonard Bernstein, puis les plus grands chefs, Bernard Haitink, Rafael Kubelik, Pierre Boulez (pour nous le moins convaincant), surtout Claudio Abbado qui fait de chaque opus, une traversée vers l'au-delà.



Les 5 premières symphonies sont ainsi programmées sur le premier semestre 2019. Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille abordent le premier volet symphonique de Mahler, soit 5 opus qui pour certains convoquent les voix solistes et le choeur, dans des programmes à l'architecture immédiatement explicite. Dans les symphonies qui suivent, surtout les 6 et 7, sommets de l'inspiration mahlérienne à notre avis, avec la 8è au dispositif colossal sur le thème de Faust, l'écriture devient plus abstraites, proche de la psyché du compositeur, élaborant un labyrinthe fascinant de musique pure.

Les 5 premiers RVS de 2019 : Symphonies n°1 à 5 de Gustav Mahler

---

1er février 2019, 20h

MAHLER : Symphonie n°1 « Titan »

(première partie : Ouverture des Noces de Figaro, Concerto pour cor et orchestre n°4 de MOZART)

2 février 2019, 18h30

Concert SMARTPHONY®

Immersion interactive (grâce à son smartphone) dans l'univers symphonique, puis portable éteint, écoute de la symphonie de Mahler proprement dite

28 février 2019, 20h

MAHLER : Symphonie n°2 « Résurrection »

3 avril 2019

MAHLER : Symphonie n°3

l'éveil du printemps

8 juin 2019

MAHLER : Symphonie n°4

Âmes d'enfants

couplée avec « Nach(t)spiel » pour violon et orchestre de Benjamin Atahir
final additionnel au Konzertstück de Max Bruch (joué au début du programme)
Avec comme soliste Nemanja Radulovic, violon

28 juin 2019
MAHLER : Symphonie n°5
Pour Alma

En LIRE plus sur le site de l'ONL Orchestre National de Lille

A l'occasion de l'intégrale des Symphonies de Mahler par l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch, CLASSIQUENEWS dédie une nouvelle série aux Symphonies de Gustav Mahler. Lire ici notre dossier complet MAHLER

Symphonie n°1 Titan (1889)
http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-symphonie-n1-titan-kubelik/

Symphonie n°2 Résurrection (1895)
http://www.classiquenews.com/symphonie-n2-resurrection-de-gustav-mahler/

Symphonie n°3 (1896)
http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-3-eme-symphonie-rafael-kubelik/

LIRE aussi l'intégrale Mahler par Pierre Boulez (1994 – 2011)
http://www.classiquenews.com/cd-pierre-boulez-integrale-mahler-1994-2011/

Symphonie n°2 par Claudio Abbado (ARTE, 2010)
http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-symphonie-n2-claudio-abbadoarte-en-direct-dimanche-6-juin-2010-19h10/

LIRE aussi notre dossier GUSTAV MAHLER (2006)
http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-1860-1911/

CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1

cd DG Deutsche Grammophon, 2018).



CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018). Depuis un an, l'écurie DG Deutsche Grammophon élargit la palette de ses talents, en accueillant le pianiste islandais Víkingur Ólafsson dont le précédent programme, premier et convaincant, était dédié à Philip Glass. L'interprète poursuit un parcours sans faute dans ce nouvel album, dédié à JS BACH dont il sélectionne Préludes et Fugues, originelles et transcriptions, certaines signées de sa main (air de la cantate « Widerstehe doch der Sünde ».)… Fragments très bien choisis du Clavier bien tempéré, mais aussi Sinfonia (au contrepoint redoutable), … transcriptions historiques aussi signées Busoni, Rachmaninov, Ziloti… chaque séquence ainsi enchaînée, compose un tableau global d'une indéniable cohérence ; Olafsson précisant le génie multiforme d'un Bach, maître du développement aussi intense, expressif, caractérisé que court. C'est un « maître de l'histoire courte ». Ou du court métrage pourrions nous dire plus justement. Quelques exemples d'un parcours qui se fait voyage et traversée enchantés ?

Le premier Prélude exprime ce caractère d'éternité, hors du temps, avec une liquidité aérienne, d'une limpidité de ton laquelle souligne la clarté contrapuntique et l'éloquence inéluctable du discours musical. Le Chorale d'après Kempff est plus incarné, habité, personnalisé, d'une pulsion jazzy étonnante, vive presque saisie dans l'urgence : Olafsson a bien raison de parler du génie de Bach, tel un maître hors style, éclectique et moderne.

Dans le Prélude BWV 855 : le pianiste rélise une élévation céleste désincarnée, toute de fluidité aérienne, miroir d'un innocence recouvrée tel un miracle; puis une vivacité transcendante laisse s'exprimer librement l'énergie de la musique pure : la Fugue est vive, frémissante, nerveuse, écho d'une ascension plus laborieuse, presque âpre, citant l'effort pour tant de limpidité coulante.

L'Adagio (plage 5), d'après celui pour orgue BWV 528, est le plus long des 35 airs du cd (à part les Variations BWV 989, totalisant 11 mn) : de plus de 5 mn, l'Adagio exprime le retrait des eaux ou la lente et inéluctable immersion dans la nuit calme et tranquille, notturno d'une poésie qui berce l'âme. Douceur, précision, clarté du jeu et du toucher, le pianiste convainc ; il sait nourrir le crescendo vers plus de lisibilité ; sait renforcer la séduction magnétique de cette pièce suspendue, elle aussi hors temps, vrai son de l'éternité.

Autre cas de figure pour le Prélude et Fugue BWV 850 : le Prélude est caractérisé, sa Fugue d'un allant qui renonce et qui montre combien d'ailleurs un Michel Legrand a puisé largement dans cette alternance de détente et de tension : l'élasticité électrique, précise et fluide du pianiste enchante.
Bel ajout, dans cette compilation personnelle : le Chorale (plage 8), d'une rare intériorité lové dans le mystère du verbe (transcription de Busoni, l'homme des énigmes), avec justesse d'intonation, la fin qui murmurée, s'épuise dans l'ombre…

Diptyque de la fulgurance écrite, le double volet BWV 847 affirme à l'inverse l'urgence tragique, dramatique, intense du Prélude (9) ; auquel succède la sublime Fugue elle aussi saisissante par sa rythmique jazzy, jubilation, et joie pure.
La plage 11 se distingue car l'aria BWV 54 est ici transcrit par le pianiste Olafsson lui-même : sa progression de l'ombre à la lumière fait scintiller sa tendresse caressante, son

sentiment de sérénité éternelle…

Dans les Variations BWV 989, Vikingur Olafsson fait valoir (plage 18) une très subtile gestion du rubato, limpide, clair, expressif et sans appui ni accent qui en ralentirait l'allant.

Pour finir, distinguons enfin, les derniers jalons de ce cycle en tout point captivant. La plage 26, est la Partita originellement pour violon (BWV 1006), transcripte par Rachmaninov : elle étincelle par sa candeur enivrée.

Les plages 30, 31, 32, sont le Concerto pour clavecin BWV 974, lequel rayonne de la même façon depuis son Adagio miraculeux de simple enchantement, là encore suspendu hors temps. Sous le velours suggestif du pianiste, c'est comme la caresse inespérée, venue de l'éternité.



Enfin, la plage 33, air transcrit par Busoni, est un splendide chorale (BWV 639) qui récapitule tout ce qui a été dit, développé, ornementé, d'un calme grave presque lugubre comme un carillon funèbre mais d'une tranquille certitude. La versatilité et la justesse dont fait preuve le pianiste islandais réussit ici une somptueux hommage au génie de Bach : exprimant sa part sidérante et inventive sans jamais la réduire à une synthèse en virtuosité. Chapeau bas. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018)